

LISE BISSONNETTE

Contre l'effacement*

Il y a exactement un mois, j'ai mis le point final à un livre. Idée très appropriée que de produire à point nommé une sorte de sauf-conduit pour le haut plateau de notre Académie des lettres qui me semble avoir pris un risque en m'admettant. Car je suis, vous le savez, une littéraire d'occasion.

Si je veux vous entretenir un instant de ce livre, c'est qu'il contient mon propos de ce soir, même si ses pages n'en enferment pas de trace lisible. L'ouvrage est court, ni roman ni essai. Il m'a été inspiré par une maison, celle que nous habitons après avoir restauré ses aires de 1811 et les avoir ouvertes sur des lieux de vie de 2004 en bois, verre, lumière, acier et milliers de livres. En rédigeant, j'ai joué à l'historienne, à l'ethnographe, à l'esthète, à la généalogiste, à la biographe, à l'autobiographe et, au dernier chapitre, à la romancière. Le livre sera co-signé par notre architecte, Pierre Thibault. Nous prévoyons une iconographie foisonnante, des plus humbles documents d'amateurs jusqu'aux savants cadrages d'un photographe d'art. Dans une bibliothèque personnelle, ce volume sera un inclassable. De ceux qui vous mettent en rage et vous narguent, empilés avec les

* Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 10 novembre 2004.

traités multidisciplinaires issus de collectifs multinationaux, ils vous restent sur les bras et sur les tables au bout de six mois de rangement des imprimés accumulés pendant une existence. Dans une vraie bibliothèque, où se trouvent de vrais bibliothécaires aptes depuis Ninive et Alexandrie et Bagdad à faire glisser l'ordre dans le chaos, cet inclassable sera décrit en quelques vedettes-matières témoignant de toute sa diversité, et doté d'une cote qui le rendra repérable en tout temps et pour toute éternité. L'humanité ignore ce qu'elle doit aux classeurs d'inclassable, guérisseurs de nos confusions, truchements des errances de la pensée. De temps à autre, il faudrait leur dire merci. Je le fais désormais à l'occasion, et je ne pouvais résister à y inviter un public comme celui-ci, qui leur est particulièrement redevable.

Au début de mon travail, je cherchais simplement l'âge de la maison, modeste structure accusant son ancienneté au bord de l'ancien chemin du Roy que les banlieusards empruntent matin et soir comme une autoroute clandestine. Une fois mis à nu, les murs lus par un expert disaient l'extrême misère d'une famille du XIX^e siècle, entassée à treize dans une mesure moins de cinq cent pieds carrés. Les Archives nationales du Québec, et la chance, m'ont permis de repérer des dates, quelques actes notariés, une hypothèque sur un cheval ou sur une terre en bois debout, un testament pour léguer quelques hardes et marmites, de longues suites de dettes. Cette famille Gagnon, qui m'était totalement étrangère, m'est alors devenue plus proche que ma propre ascendance, qui ne m'a jamais intéressée.

Les premières photos disponibles, conservées par un voisin apparenté à cette famille, dataient des premières

signatures, au XX^e siècle. C'est donc mon imaginaire qui m'a suggéré les visages des occupants originels de la bicoque, ceux qui signaient d'une croix. Je ne possédais que les noms et quelques bribes du quotidien à travers les inventaires après décès, et je n'arrivais pas à comprendre comment était allée leur vie. J'avais sous la main des dizaines d'ouvrages sur la maison traditionnelle, les mobiliers anciens, l'histoire des mœurs, les rituels, les traditions de la famille canadienne-française. Mais pas un ne m'a donné la clé du déroulement des jours de ces analphabètes au dénuement total. À quoi s'occupait vers 1820 Marguerite Corbeille, femme de Pierre Gagnon, toute la journée durant? À son intérieur? On n'y trouvait que deux meubles et le reste était paillasses. À la cuisine? Les trois ou quatre poules de sa cour picoraient entre patates et carottes, l'ordinaire devait être de galettes. À la couture? On ne retrouve même pas une courtepointe dans l'inventaire qui recense même les cuillères de fer. Aux patenôtres? L'église était à cinq kilomètres. Au placotage? Les voisins étaient clairsemés. Au nettoyage? L'époque était farouchement allergique à l'eau. Aux champs et aux bêtes? Un aride lopin de roches ne fabrique pas une paysanne de romans champêtres.

Je n'ai certes pas tout lu mais il me semble que notre littérature – fiction ou histoire – n'a pas donné et ne pouvait donner existence à cette Marguerite Corbeille, qui devait être pareille à des milliers d'autres. Car lui prêter une présence signifiante ou une grâce romanesque eut été la trahir. Sa vérité devait être plus proche d'un vide vertigineux, heure après heure après heure de silence creux, infini l'hiver et vaguement

réchauffé l'été, pendant que se fanait une beauté jamais éclos, et que la mort amorçait tôt son versant. Un espace vital réduit, sans un livre, sans un papier, sans une musique, sans une idée d'où l'on vient et où l'on va, la parole étant limitée et retournée sur elle-même. Cela dure un siècle, d'hommes esclaves d'un travail de brutes, et de femmes qui vont de moments vides en moments perdus, jusqu'à Céline, la vieille fille qui saura signer mais qui en 1912 mourra, semble-t-il, d'une variole mal soignée.

Si je vous en parle longuement, trop pour le format qui est alloué à de nouveaux académiciens, c'est que j'ai acquis la conviction, au cours de mes derniers mois de fréquentation de cette famille enracinée comme un chardon à l'orée d'une grande ville, ignorée de nos histoires reconstituées, que là se trouve notre véritable ascendance. Un effacement, des visages, des paroles, des corps, un effacement tel et si absolu qu'il nous est impossible de le connaître et reconnaître et, partant, de l'accepter. En soulevant ces couches d'obscurité, sans arriver jamais à faire la lumière, je comprenais à nouveau, et mieux, que mon propre trajet n'était pas un hasard. Si, quand j'avais quinze ans en 1960, on m'interdisait des lectures permises et conseillées à George Sand dès qu'elle eut dix ans en 1814 dans son hameau perdu en rase campagne, ce n'était pas seulement par bêtise religieuse. C'était aussi par suite normale, à peine amendée, du vide sidéral, de l'enfermement naturel, de tant de vies qui nous ont précédés. Au moins m'était-il possible de soupçonner ce qui m'était interdit, et possible dès lors de commencer à le désirer. Pour Marguerite Corbeille, même le désirable était inconnu.

On peut le penser, elle ne savait pas qu'elle passait à côté de la vie. Le privilège de la mienne, dans un Québec dessiné pour répéter cette tragédie, a été de le comprendre assez tôt. Au tout début, parce qu'on est tout à fait égocentrique à seize ans, mon avidité a été individuelle, ou individualiste. Je savais lire et écrire, mais pour rien, les *Sélection du Readers' Digest*, les romans imbéciles, les sirupeux abandons à un seul dieu. L'erreur des éteignoirs aura été de proposer Péguy pour sa catholicité incantatoire, destinée à nous hypnotiser. Je suis tombée sur ses écrits dreyfusards. Je les lisais à l'étude, en fin d'après-midi, sans en saisir un tant soit peu le sens, j'ignorais tout des conflits franco-allemands du tournant du xx^e siècle, de l'antisémitisme, de Zola, on ne m'avait pas enseigné le premier mot de l'Europe, sauf des dates. Lire ces textes sans queue ni tête pour moi m'enseignait d'abord que je ne savais rien, et je m'entêtais, avec le vague sentiment de devenir par là une intellectuelle. Deux ou trois ans plus tard, boulimique de la chose imprimée, enfin nourrie par une bibliothèque publique sise à Ottawa, je me suis retrouvée à la croisée des littératures : d'un côté l'univers poétique chétif mais déjà assuré qui s'amorçait au Québec avec Michel Beaulieu, les éditions de l'Estérel, les beaux livres, une aimable bohème. De l'autre les ouvrages qui décorquent et expliquent doctement le monde, le rapport Parent que nous lisions dans l'enchantement du possible, les manifestes des mouvements de jeunesse obsédés de réduction des inégalités, les brûlots qui démasquaient les gredins, publiés chez Maspero ou Albert-Saint-Martin. D'un côté des livres, de l'autre côté des livres.

J'ai frôlé l'entrée de la première voie mais me suis déportée sans le réaliser vers l'autre. Le texte fondamental,

lu et relu, aura été celui de Bourdieu et Passeron, les auteurs des *Héritiers*. Il y avait sept ans que j'étais inscrite plus ou moins en pédagogie ou en éducation, à l'école normale puis à l'université. Je n'avais rien appris que des recettes. Ce livre me découvrit les mécanismes de classe à l'œuvre dans l'acte de transmission du savoir. La reconduction constante des inégalités mais encore, mais surtout, la capacité et l'habileté des « classes dominantes » à se reconstituer des fiefs de savoir et de culture en plaçant la barre plus haut au fur et à mesure que les autres classes envahissent des champs autrefois réservés. Marguerite Corbeille, je ne la connaissais pas encore mais je comprenais que ses semblables ne gagneraient jamais. En tout cas collectivement. Fallait-il pour autant désespérer, ne rien faire? À l'époque, je ne me suis jamais posé la question. Nous n'avions d'autre choix que ce que nous appelions, vestige religieux, l'action. Je tente, ce soir, d'examiner un peu le chemin parcouru, le mesurer serait une autre histoire.

Il y a trois semaines, lors des Entretiens Jacques-Cartier qui se tenaient à Montréal, un débat m'a fait croiser un monsieur que l'animatrice a appelé, avec affection, un « vieux militant culturel ». Aux militants contemporains de tous âges qui étaient venus nous entendre, il a proposé un numéro de désabusement total. L'heure était venue, disait-il, de faire le bilan de nos échecs plutôt que de parler de nos projets, tous illusoire à ses yeux. L'humeur de la salle s'est assombrie, quelqu'un a tenté de le consoler, la discussion s'est effilochée et terminée, faute de temps, dans l'impasse et, pire, la guimauve. Une fois surmonté mon agacement devant ce truc nihiliste de « vieux militant » qui se couvre de cendres pour continuer

à être invité des plus jeunes, je me suis interrogée sur la prévalence d'un cynisme qui tend à accréditer, au Québec comme ailleurs, une sorte de raté de nos espérances les plus généreuses, qui en deviennent rétroactivement ridicules et invalidées.

Sans être militante – je n'en ai pas les dispositions –, je peux appuyer mon analyse sur trois lieux d'appartenance personnelle d'où j'ai pu observer, sinon participer, à la lutte contre l'inégalité devant la culture et le savoir. Certes, ces lieux ne couvrent pas toute la réalité et ce que j'en dis n'est qu'une esquisse, assez subjective, de retour sur des parcours encore mal éclairés.

Je pense d'abord à l'Université du Québec à Montréal, l'UQAM dont j'ai écrit les premiers textes d'orientation, ceux d'une institution qui se voulait entre autres « critique, créatrice, ouverte au milieu », ... et même « subarctique », comme le disait son premier recteur. Je ne tenterai pas, ici, d'engager le débat sur son assagissement ultérieur, puis sur l'équilibre toujours fragile qui s'esquisse aujourd'hui entre ses lieux de pensée critique, toujours vivants, et ses lieux de pensée annexée sans complexe aux pouvoirs établis. Je me contente d'observer l'influence du modèle uqamien d'origine sur les autres universités, et notamment sur les plus anciennes. Qui a changé le plus? Les vieilles tours d'ivoire qui fondaient leur prestige sur une sélection brutale à l'entrée et sur le quasi secret de leurs savoirs et de leurs recherches? Ou les universités publiques certes engagées aujourd'hui dans la course à la bonne réputation décréetée par les faiseurs de listes, ou dans la psychose de la satisfaction des grands fonds de recherches, mais qui restent toujours bondées d'une clientèle à la provenance

la plus diverse, la moins dictée par le privilège préalable? Ce sont les murs anciens qui sont tombés pendant que les autres se construisaient. Et l'esprit de caste, sans être totalement disparu des campus les plus riches, a fini de les gouverner et a dû accepter des compromis majeurs, dans l'admission des étudiants comme dans le recrutement des professeurs, comme dans la mutation des enseignements.

Je pense ensuite au *Devoir*, bien sûr. On me dira, on me dit depuis des années que la stagnation de son tirage témoigne de l'échec évident des efforts de développement culturel qui auraient dû accompagner la hausse de la scolarisation. Quand j'y suis entrée, en 1974, Claude Ryan me disait que nous pourrions nous passer d'opérations de publicité – on ne disait pas encore *marketing* en ces murs – parce que la massification de l'enseignement supérieur allait nous amener des milliers de lecteurs, sous l'effet des vases communicants. Bien des années plus tard, devant une commission parlementaire sur la culture, Fernand Dumont prendrait le tirage toujours très limité du *Devoir* à témoin d'un des ratés les plus spectaculaires de la réforme de l'éducation. Il n'y a pas eu de vases communicants et je suis souvent la première à attribuer le blocage des canaux à la terrible inculture de l'école québécoise, dont les programmes utilitaristes ont chassé les plus beaux apprentissages dans l'espace aléatoire des activités parascolaires. Pourtant, quand j'observe le portrait d'ensemble des médias, j'ose affirmer que *Le Devoir*, tout comme l'UQ, a eu une influence déterminante. Il y a trente ans, ce journal était pratiquement le seul à consacrer quelques articles quotidiens à des choses culturelles et à offrir un rendez-vous de plusieurs pages dans son édition du

samedi. Les musées, les théâtres, les compagnies de danse n'obtenaient ailleurs «couverture» que de façon sporadique, au mieux. Il est vrai que le meilleur côtoie aujourd'hui le pire dans la plus éprouvante cacophonie des pages et des émissions dites «culturelles» dans l'ensemble de nos médias, et que je ne consolerais pas ce soir les endeuillés de la chaîne culturelle de la radio de Radio-Canada. Il n'en demeure pas moins que nous avons brisé un silence qui était total, et que *Le Devoir* a été pionnier. Quand nous l'avons repensé au début des années 1990, alors qu'il était à l'agonie, nous avons choisi de lui donner figure contemporaine, vive, riieuse même, mais nous avons aussi choisi de relever ses exigences plutôt que de courtiser les nouvelles industries des amuseurs. Je retrouve des traces de cette exigence dans les pages éditoriales d'autres médias, plus nuancées et analytiques qu'autrefois, et dans les pages culturelles qui, tout en étant dominées par les spectacles les plus chatoyants, font tout de même place à quelques livres, expositions, performances de qualité qui, il y a dix ou vingt ans, n'auraient pas obtenu une ligne, en imprimé ou en ondes. Je regrette certainement que la théorie des vases communicants ne se soit pas avérée : je continue à en imputer la responsabilité à la sphère scolaire. Elle a trop souvent accepté une suite de démissions, dont le plus récent exemple est le culte de la «compétence», destruction tranquille de l'idée fondatrice de l'école qu'est l'accès, libre et gratuit, à la connaissance. Certaines valeurs du *Devoir*, néanmoins, se sont communiquées à d'autres lieux de parole, et cela est indéniable.

J'en arrive à la bibliothèque, mon univers désormais. La Bibliothèque nationale du Québec fut une

remarquable conquête en 1967 et elle a établi son rang parmi les plus professionnelles du monde. Son passage prochain de ce statut solide à celui d'une vaste institution aussi publique que patrimoniale, accueillante aux exclus culturels comme aux chercheurs, est moins périlleux qu'on le pense. Partout, en Europe, en Asie et dans les grandes villes d'Amérique, ces nouveaux lieux citoyens qui se multiplient et rivalisent d'innovation et d'ouverture, ont fait le plein de publics qui y trouvent un espace de délectation en lecture, une école libre, un carrefour culturel, et même un prétexte à rencontres, y compris les plus romantiques. Tout comme le bruit médiatique parfois insupportable dont s'accompagne la percée de la chose culturelle sur la place publique, le lieu-bibliothèque est certainement menacé d'invasion marchand, les chercheurs de clientèles y devinant déjà une vitrine de choix. Il n'en tient qu'à nous de nous prémunir contre ces appétits, de répondre le plus largement possible aux nouvelles demandes tout en préservant jalousement un ordre des valeurs qui donne la meilleure place, en nos murs, à la vie de l'esprit. La tâche est assez analogue à celle que j'évoquais il y a un instant à propos de l'université publique, convoitée par les vendeurs du temple. Je n'ose rien prédire, mais j'ose espérer. Espérer que cette bibliothèque aura à son tour, sur d'autres lieux de culture et de savoir, une influence qui réactivera le désir de démocratisation aujourd'hui endormi sous les supposés désenchantements collectifs et qui réveillera la volonté de lutter contre des fatalités qui n'en sont pas.

Ces trois lieux que ma vie adulte a traversés se retrouvent côte à côte sur l'écran où j'écris ce texte en me méfiant de la complaisance, et je crois saisir un peu

mieux le chaînon manquant dans le parcours que nous proposaient, il y a un quart de siècle, les chercheurs d'égalité. Ces lieux que nous avons construits ou reconstruits, se situent dans l'ordre des instruments. Ils auraient pu être édifiés n'importe comment, se définir de façon bêtement fonctionnelle comme le réclamaient et le réclament encore les pensées dites « efficaces ». Leurs fondations reposaient, au contraire, sur un refus de la résignation et sur une volonté de justice, ce qui les a dessinés de façon particulière. Sans trop nous en rendre compte, nous avons refusé le fatalisme. Nous avons refusé d'accepter, comme on nous l'a tant répété du haut des chaires, qu'il y aurait toujours des pauvres parmi nous. Nous nous sommes outillés pour corriger des passés et des présents inéquitables.

Mais avec ces instruments à notre portée, qu'avons-nous voulu transmettre ? Entre le vide culturel silencieux où Marguerite Corbeille égrenait ses heures jusqu'à disparaître à jamais de nos consciences, et le vide culturel bruyant où des milliers de ses semblables étourdissent désormais leurs heures, se situe, encore et toujours, notre lancinante interrogation sur les contenus.

En lisant *Les Héritiers*, j'ai conscience d'avoir commis, comme tant d'autres, une erreur de perspective. Cet ouvrage était conçu, pensé, pour une société européenne où nul ne doutait de l'existence d'un héritage culturel, d'un legs qu'il s'agissait moins de mettre en cause que de sortir des châteaux forts où les aristocraties, de droit ou d'argent, ne les libéraient qu'au compte-gouttes, en contingentant les parvenus qui y seraient admis. Puisque nous étions de langue française, il allait de soi à mes yeux que nous participions de cet héritage. Or nous

ne le possédions pas, sauf par bribes, alors que nous étions la génération qui était, la première, appelée à le transmettre au plus grand nombre. Tout en essayant tant bien que mal de rattraper une partie de cet immense patrimoine, nous nous sommes plutôt employés, avec un heureux acharnement, à créer nos propres corpus qui constitueraient un jour un héritage, l'affirmation d'une littérature, d'une création visuelle et artistique de plus en plus autonomes, sans parler d'une sphère scientifique elle aussi particulière. Aujourd'hui, les armoires sont pleines et les outils de transmission sont en place.

Mais aujourd'hui, nous hésitons devant le devoir de transmission. Nous craignons, toujours selon la même erreur de perspective, de répéter les erreurs européennes, la lourdeur, les arguments d'autorité, l'étouffement de la création, l'élitisme, comme disent ceux qui veulent nous faire taire, et qui réussissent. Au lieu de reconnaître notre situation particulière qui demande un rattrapage massif pour nous raccorder aux richesses dont nous étions absents, nous nous laissons intimider. Alors que nous sommes, en fait, des héritiers très récents. Les patrimoines familiaux, à quelques exceptions près, commencent à peine à devenir réalité au Québec. Nous sommes des dizaines de milliers, peut-être des centaines de milliers, à appartenir à une génération qui léguera quelque bien un peu substantiel à ses descendants. Il en va de même pour nos acquis en savoirs, nous sommes des dizaines de milliers, peut-être des centaines de milliers désormais, à avoir été les premiers, au sein de familles à peine scolarisées, à accéder à l'enseignement post-secondaire et supérieur. Et avant même d'avoir réussi le

plein, nous hésitons, nous tergiversons, nous craignons d'en faire trop alors que nous n'en faisons surtout pas assez. Nous sommons les uns et les autres de choisir, entre une littérature et une autre, entre un art plastique et un art vivant, entre le passé et le présent, comme si nous en avions trop sur les bras. Nous épiloguons sans fin sur la crise de la culture, imitant en cela des civilisations assises sur des millénaires de beautés et de raffinements. En réalité, nous sommes les descendants encore directs d'analphabètes coupés du monde, et nous nous devons, à nous-mêmes, d'ouvrir les vannes sans compter, et d'éprouver encore le vertige devant nos devoirs inachevés. Combien de fois ai-je entendu, depuis cinq ans, que nous n'avions pas besoin d'une bibliothèque d'un million de livres? Que se cache-t-il sous cette crainte du trop-plein? Un vertige devant l'immensité des contenus à transmettre, ou un vestige de l'ancien *effacement*?

Il m'arrive d'être en colère devant nos dérobadés, qui n'ont plus d'excuses puisque nous possédons des instruments. Ces dissonances, qui sont les miennes, je les explore aussi dans les romans, faute d'être certaine de les rendre à terme dans l'action. Au jour le jour, nos choix personnels, comme certains livres, sont inclassables. Je vous remercie de les avoir, un instant, partagés.